MAURICE CONSTANÇON
Directeur de l'Asile des Aveugles, à Lausanne.

DANS LE MONDE DES AVEUGLES

Impressions d'un voyage
en Allemagne, en Hollande, en Belgique et à Paris.

CONFÉRENCE

faite à Genève à l'Association pour le bien des aveugles,
le 21 février 1907 à l'Athénée,
à Lausanne le 28 mai 1907, Saile centrale.



LAUSANNE
ASILE DES AVEUGLES
1907


EX
LIBRIS

MAURICE CONSTANÇON
Directeur de l'Asile des Aveugles, à Lausanne.

DANS LE MONDE DES AVEUGLES

Impressions d'un voyage
en Allemagne, en Hollande, en Belgique et à Paris.

CONFÉRENCE

faite à Genève à l'Association pour le bien des aveugles,
le 21 février 1907 à l'Athénée,
à Lausanne le 28 mai 1907, Salle centrale.



LAUSANNE
ASILE DES AVEUGLES
1907



Lausanne. — Imprimerie Georges Bridel & Cie.

DANS LE MONDE DES AVEUGLES

Mesdames et Messieurs,

Dans le courant de l'année dernière, notre Comité de l'Asile des aveugles de Lausanne étudiait la question fort importante du renouvellement de notre matériel d'imprimerie. Après de longs et précieux services, la presse usée, fatiguée, par cinquante ans de travail, se refusait à fonctionner, les caractères avaient subi le sort commun de toutes les choses de ce monde. Il fallait rajeunir tout cela. Je proposai au Comité d'aller à Paris voir ce qui se faisait en matière d'imprimerie, juger par moi-même de la valeur des systèmes employés. Le voyage à Paris était décidé, quand je reçus de l'Institut de Steglitz, près Berlin, une aimable et cordiale invitation à assister au jubilé centenaire de cette vénérable institution, la plus ancienne d'Allemagne. J'étais très perplexe, car si Berlin et l'Allemagne ont des imprimeries pour aveugles, leurs procédés d'impression ne sont pas les procédés français. Paris a le système des caractères mobiles, l'Allemagne, l'impression sur minces plaques de métal poinçonnées à la machine. Pour bien juger il fallait voir les deux systèmes. Il fut donc décidé que j'irais à Paris mais en passant par Berlin ; le détour serait un peu grand, mais j'aurais sur ma route l'occasion de voir des choses utiles : c'est ainsi que j'ai pu visiter les instituts de Berlin, Hanovre, Amsterdam, Bruxelles et Paris. C'est de ce que j'ai

vu dans ces établissements, des comparaisons que j'ai pu faire entre eux, des réflexions que m'ont suggérées les choses vues, que je vais vous entretenir maintenant.

J'espère ne pas abuser de votre patience et vous faire partager l'intérêt avec lequel j'ai visité un coin du monde des aveugles.

Lorsque j'arrivai à Steglitz, le vendredi 12 octobre, vers 10 heures du matin, la vaste maison était dans un joyeux sens dessus dessous. Il y avait de la fête dans l'air. Des jardiniers élevaient un arc de triomphe dans la cour, des drapeaux flottaient, accrochés aux arbres et aux fenêtres, le perron de la porte d'entrée était couvert de fleurs et de verdure; dans le vestibule, dans les escaliers, encore des fleurs, encore de la verdure.

Le directeur était invisible; tel un général, à la veille d'une bataille, il prenait ses dispositions pour la grande journée du lendemain, et donnait ses dernières instructions à son état-major de maîtres et sous-maîtres. Il ne fallait aucun accroc au programme, de très grands personnages devant honorer la fête de leur présence:

Dans l'après-midi commencèrent à arriver les directeurs de la plupart des instituts allemands; comme étrangers, les directeurs des instituts autrichiens, de Prague et de Brünn, M. Lendberg, délégué de la Suède, et Mlle Lascaridi, future directrice de l'Asile d'Athènes. La fête débuta par une soirée familière dans le réfectoire de l'Institut, ceux qui se connaissaient déjà renouèrent connaissance et les autres apprirent à se connaître. Ces entretiens familiers, ces libres conversations sont les meilleurs moments des fêtes et des congrès, ceux où l'on se voit et où l'on échange ses idées.

Le lendemain matin, l'agitation grandit dans l'institut, ce sont des courses, un va et vient affairé, des ordres, et des contre-ordres à se demander si jamais l'on sera prêt à l'heure. Vers 10 heures et demi le bruit décroit et la foule des invités

commence à s'instaler dans l'aula située tout au haut de la maison. Au coup de 11 heures le cortège officiel entre dans la salle; en tête marchent le directeur de l'Institut escortant le prince Eitel et la gracieuse princesse sa femme; derrière viennent leurs Excellences le ministre des cultes, le ministre des finances, le chambellan de l'impératrice et une foule d'autres personnages officiels de moindre grandeur.

Ah! Mesdames et Messieurs, quelle belle chose que la ponctualité et qu'heureux sont les grands de ce monde qui ignorent le fallacieux quart d'heure académique qui n'a d'académique que le nom.

La cérémonie se déroula comme toutes les cérémonies de ce genre, ce furent des discours généralement brefs, des allocutions, des adresses de félicitation, des remerciements, le tout coupé par de forts beaux chants exécutés par le chœur des élèves de l'Institut.

Après la partie officielle, le programme portait une visite de l'établissement et cette visite je vous la ferai faire rapidement. Elle est intéressante à plus d'un égard car l'Institut de Steglitz est un établissement presque complet; école préparatoire pour petits enfants, école pour les enfants de sept à seize ans; ateliers pour adultes, home pour les femmes, home pour les hommes, musée, bibliothèque, salle de gymnastique, grand parc; je ne sais trop ce que l'on pourrait désirer de plus. Dans l'école préparatoire, les petits enfants apprennent à se servir de leurs doigts en faisant divers jeux et travaux qui doivent développer leur adresse et leur toucher; ils font des tressages de papier, des constructions avec des plots, avec des bouchons et des aiguilles de bois. Ils ont leur petite vie à part, leur dortoir et leur réfectoire.

L'Institut proprement dit abrite 140 élèves qui reçoivent un enseignement très complet; l'instruction y est menée de front avec l'enseignement professionnel; une grande impor-

tance y est donnée aux leçons de choses et l'école est très bien munie de tout ce qui nous manque à Lausanne pour ce genre de leçons; collection d'objets divers en grandeur réduite, et d'animaux empaillés ou en carton pâte. L'instruction est donnée par des maîtres et maîtresses spéciaux, formés à l'enseignement des aveugles. Comme travaux manuels on leur enseigne la brosserie, la vannerie, le cannage des chaises, le filet, la corderie.

Derrière l'Institut, un grand bâtiment tout neuf et très bien aménagé, abrite le musée scolaire, la bibliothèque et l'imprimerie. Le musée renferme d'intéressantes collections de tous les objets qui servent ou ont servi à l'enseignement des aveugles, machines à écrire, cartes, livres, matériaux utilisés pour les travaux d'aveugles. En visitant cette grande salle on peut se faire une idée de ce qu'il a fallu de travaux, de tâtonnements, d'essais malheureux pour en arriver au matériel aujourd'hui utilisé et qui sera peut-être dépassé à son tour par ce que nos neveux découvriront. Songez qu'il y a cent ans il n'y avait encore rien pour les aveugles, les seuls livres à leur usage étaient rares et imprimés en écriture ordinaire en relief; actuellement, les aveugles ont leurs imprimeries, leurs bibliothèques, leur écriture, leur notation musicale, leurs machines à écrire. Il a fallu véritablement inventer et créer pour leur usage tout un monde d'objets spéciaux, dont ils sont seuls à se servir et grâce auquels ils peuvent sortir de l'isolement où les condamnait leur cécité, s'instruire comme les voyants et se faire du monde qui les entoure une idée suffisante. Pour créer et imaginer tout cela il a été dépensé des trésors, non seulement des trésors d'argent, mais des trésors d'ingéniosité, de patience et d'amour. Notons au passage que plusieurs des inventions les plus utiles aux aveugles et les plus pratiques ont été faites par les aveugles eux-mêmes; je n'en veux pour exemple que le système d'écriture Braille, qui

grâce à son admirable simplicité, à sa souplesse, est actuellement adopté dans toutes les parties du monde.

Il est à souhaiter que des musées scolaires comme celui de Steglitz puissent être fondés dans d'autres pays et annexés aux grandes écoles d'aveugles; ces expositions rétrospectives sont de la plus haute utilité pour quiconque s'intéresse aux aveugles; l'on y voit, non seulement ce que l'on a fait, ce que l'on peut faire, mais aussi ce qu'il ne faut pas faire. C'est un précieux garde-à-vous pour les inventeurs attardés qui s'ingénient à découvrir ce que d'autres ont déjà découvert depuis longtemps et qui a été abandonné et rejeté comme peu pratique ou inutile.

Sous le musée, dans une grande et belle salle du rez-de-chaussée, éclairée par trois larges et hautes fenêtres, nous trouvons la bibliothèque qui compte actuellement plus de 6000 ouvrages en Braille: musique, roman, histoire, il y en a pour tous les goûts et pour tous les âges. Cette bibliothèque, composée, pour la moitié au moins, d'ouvrages écrits à la main, est, dans son genre, un véritable monument; elle prouve à elle seule quel intérêt le public porte aux aveugles. Tous ceux qui peu ou prou ont écrit en Braille savent combien le travail de transcription est long et pénible. Il faut ajouter qu'en Allemagne un très grand nombre de copistes ont fait les frais d'achat d'une machine à écrire le Braille, grâce à laquelle le travail est beaucoup plus rapide et infiniment moins fatiguant. Cette belle bibliothèque est non seulement admirablement logée, mais il y règne un ordre parfait, tout y est merveilleusement classé et catalogué.

A côté de la bibliothèque, une imprimerie réduite au strict nécessaire, une machine à stéréotyper, une presse et des séchoirs pour les feuilles imprimées. La machine à stéréotyper est une machine grâce à laquelle on écrit sur des feuilles de fer-blanc, repliées en deux, comme nous écrivons le Braille sur des feuilles de papier. La page écrite et

dûment corrigée est mise sous la presse entre deux feuilles de caoutchouc épais, on ouvre les deux feuilles de métal et l'on glisse entre elles les feuilles de papier préalablement trempées afin qu'elles se moulent sans se déchirer. Ce système d'impression a ce grand avantage que la composition peut se garder et que comme on l'a toujours sous la main, on peut se borner à des tirages très restreints. Ce sont des femmes aveugles qui composent et font le tirage à la presse; mais les corrections sont faites par un voyant. L'aveugle pourrait les faire, mais ce serait plus long et un peu difficile.

En sortant du musée nous pénétrons dans le jardin de l'Institut, un vrai parc où, à côté des allées qui servent de promenoirs, sont ménagées des places de jeu. Au fond du parc s'élève le heim des femmes; à proprement parler, c'est plutôt une pension pour femmes aveugles qu'un asile; chaque aveugle y a sa chambre dont elle est locataire et où elle peut recevoir ses visites; elle y est très libre, elle peut sortir quand elle le veut, et n'est point astreinte à certaines heures de travail, à condition toutefois qu'elle ait des ressources suffisantes pour payer sa pension. Celles qui n'ont ni fortune, ni subsides suffisants, travaillent pour payer leur pension. Les travaux les plus rémunérateurs pour les femmes sont les ficelles pour nettoyer les fusils et des cordeaux spéciaux pour attacher les torpilles, un genre de travaux inconnus chez nous. Une ouvrière arrive à gagner 400 marcks par an, ce qui suffit à payer sa pension dans l'établissement. La chambre se paie de 50 à 72 marcks par an suivant sa grandeur et selon qu'elle a une ou deux fenêtres. La maison donne, aux aveugles qui le désirent, la pension alimentaire pour 75 pfennigs par jour ou 30 pfennigs par repas. Mais le plus grand nombre des pensionnaires préfèrent préparer elles-mêmes leurs repas dans leur chambre. C'est là un système qui me paraît défectueux, quand ce ne

serait qu'au point de vue de l'hygiène et de la propreté; cette cuisine faite dans les chambres à coucher n'est point recommandable, et d'autre part, il est à craindre aussi que les femmes se nourrissent mal. A Hanovre, où ce système avait été établi, on y a renoncé, l'expérience en ayant démontré les inconvénients.

Chaque pensionnaire doit entretenir elle-même sa chambre et prendre, toutes les six semaines, une femme de ménage pour faire un nettoyage à fond qui ne doit pas être superflu. Les chambres que j'ai visitées m'ont cependant paru généralement bien tenues. Les circonstances exceptionnelles où se trouvait alors l'établissement et les visiteurs attendus étaient peut-être pour quelque chose dans cette grande propreté; mais le directeur m'a assuré que la propreté était la règle.

En sortant du heim des femmes, on descend un escalier, on franchit une petite porte à claire-voie et l'on arrive au heim des hommes. Là, la règle est toute différente, chaque homme a sa chambre où il est chez lui, mais il est astreint à des heures d'atelier réglementaires, les repas se prennent en commun et le service des chambres est fait par des domestiques. La pension complète d'un aveugle adulte est de 450 francs par an, logement, nourriture et chauffage compris. En dehors des heures de travail, les ouvriers sont absolument libres, ils peuvent sortir quand ils veulent, ou rester, dans leur chambre; une seule interdiction leur est faite, l'introduction d'alcool dans la maison : la bière y est naturellement permise.

A côté du heim sont les ateliers, d'abord la fabrique de cordes qui est encore, en Allemagne, un bon métier; l'atelier a de bons débouchés dans la campagne, et il a, comme client l'Etat, dont les divers services sont tenus de prendre dans les établissements d'aveugles, une bonne part de leurs fournitures. L'atelier fabrique des ficelles, des cordelettes et de gros câbles.

Plus loin, l'atelier de vannerie où l'on fait surtout de la vannerie ordinaire. A Lausanne, nous y avons renoncé pour nous spécialiser dans quelques genres comme les malles de voyage, les corbeilles à linge; à Steglitz on travaille énormément l'osier brut et l'on n'y fait pas deux malles par an. Ce simple trait nous montre combien il faut être prudent dans l'introduction des nouvelles industries. Chaque pays a ses modes et tel travail très rémunérateur à Berlin ne vaut rien à Lausanne et vice-versa. Nous aurons du reste l'occasion de faire cette même remarque à propros d'autres établissements et d'autres industries que la vannerie.

Et nous voici revenus à la porte d'entrée. Avant de la franchir pour nous rendre au banquet de 400 couverts qui rassembla environ 300 élèves ou anciens élèves de l'établissement, disons deux mots de l'histoire de l'Institut de Steglitz. Il fut fondé à Berlin, en 1806, par le roi Frédéric Guillaume III. Valentin Haüy se rendant à Pétersbourg avec sa femme, son fils et un de ses élèves aveugles, s'arrêta à Berlin. Il présenta son élève au roi qui fut émerveillé de constater qu'un aveugle pouvait apprendre quelque chose et être mieux qu'un mendiant. Le roi fut si frappé de ce qu'il vit et entendit qu'il décida la fondation, dans sa capitale, d'un établissement pour aveugles. Haüy avait rencontré, dans une maison amie, un professeur du gymnase de Berlin, nommé Zeune, qui avait paru s'intéresser vivement à l'éducation des aveugles. Il recommanda le jeune professeur au roi qui lui confia la direction de la nouvelle maison. Elle fut ouverte le 13 octobre 1806. Les circonstances politiques et l'entrée des Français à Berlin entravèrent les débuts de l'œuvre et ce ne fut qu'en 1807 qu'elle put prendre une marche normale. En 1820, Zeune fit un grand voyage d'étude en Europe, voyage au cours duquel il s'arrêta à Zurich, où il se lia d'amitié avec Pestalozzi. Les conseils et l'expérience de ce grand pédagogue lui furent précieux; Zeune était lui-même

un pédagogue doué d'autant de cœur que d'intelligence; d'une extrême sensibilité, il ne pouvait voir pleurer quelqu'un, et sa douceur, sa bonté inépuisable lui méritèrent le beau surnom de Père des aveugles. Les pédagogues de cette époque, qui s'occupaient des aveugles, devaient être doués du génie de l'invention et de l'improvisation. Tout était encore à trouver et à créer, méthodes d'éducation, programmes, matériel, et il fallait des hommes un peu universels pour travailler à une telle œuvre.

En 1847, moment où Zeune dut quitter la direction de l'œuvre à laquelle il avait consacré le meilleur de sa vie et de son cœur, l'établissement ayant fait un héritage important, s'établit dans un nouvel immeuble de la Wilhelmstrasse et continua, sous la direction de Hientsch, à prendre un accroissement toujours plus considérable. Tant et si bien que le nouvel immeuble se trouva à son tour insuffisant et qu'en 1874 l'œuvre se transporta à Steglitz où étaient disponibles de vastes terrains à des prix très bas comparés à ceux de la ville.

Le banquet qui clôtura la partie officielle de la fête fut excessivement joyeux et animé, il se prolongea jusque tard dans la soirée. Ce fut une grande joie pour beaucoup des anciens élèves de revenir dans l'établissement auquel ils devaient tant, d'y retrouver de vieux camarades et de remuer ensemble de vieux souvenirs. Une des doyennes de la fête et pas une des moins gaies, je vous assure, était une vieille aveugle de 85 ans; celle-là avait de vieux souvenirs, mais elle ne retrouva guère de ses camarades d'école.

Le lendemain eut lieu une touchante cérémonie, les aveugles et un grand nombre de leurs amis se rendirent au cimetière déposer des couronnes sur les tombes de Zeune et de Rössner, deux des anciens directeurs de l'Institut. Cet hommage rendu, par les aveugles, à la mémoire de deux de leurs bienfaiteurs, fut une manifestation de touchante

gratitude qui clôtura dignement les jours de fête et de gaieté.

Là-dessus quittons Steglitz et sa tranquillité presque campagnarde pour nous enfoncer dans le Berlin bruyant, animé, très vivant, jusqu'à l'Oranienstrasse où se trouvent de grands ateliers d'aveugles admirablement dirigés par un homme énergique, ingénieux et pratique, M. le directeur Kull. C'est un atelier, et rien d'autre, mais un atelier où l'on travaille ferme, une ruche bourdonnante où les bourdons ne sont pas admis. Les ouvriers et ouvrières, environ 170, viennent là le matin à 8 heures, ils ont un repas à midi, pendant lequel ils mangent ce qu'ils ont apporté avec eux, puis le travail reprend jusqu'à 6 heures du soir. Aucun ouvrier n'est logé ni nourri dans l'établissement ; ce que l'aveugle y trouve c'est du travail suffisamment rétribué. Une première chose frappe les regards du visiteur à son entrée dans le vaste immeuble qui abrite les divers ateliers. Ce sont deux inscriptions peintes sur la muraille du vestibule ; d'abord cette pensée de Schiller :

Leben und nicht sehen, das ist ein Unglück.

puis, sur la muraille vis-à-vis ce distique :

Das schwerste Unglück, das herbste Leid,
Die Arbeit heilt's, mit ihr die Zeit.

Ces deux paroles sont faites, l'une pour les voyants, l'autre pour les aveugles ; car nous autres voyants nous avons besoin de réfléchir à cette pensée que la cécité est un malheur, un malheur pour lequel nous devons ressentir non seulement une profonde pitié, mais une sympathie active et agissante. La cécité est un malheur, mais nous pouvons beaucoup pour en atténuer les tristes conséquences ; si nous le voulons, nous pouvons aider l'aveugle dans son malheur, prendre une part de son lourd fardeau et lui rendre l'existence plus facile et moins désolée.

La seconde inscription s'adresse plus directement aux aveugles; sans doute le temps est un grand consolateur, mais s'il est des douleurs que le temps suffit à adoucir, il en est d'autres, comme la cécité, pour lesquels il est impuissant. L'enfant aveugle est plutôt gai, insouciant, mais à mesure que le temps s'écoule, que l'enfant prend conscience de lui-même, il réalise plus vivement son malheur, chaque jour davantage il constate ce qui lui manque, il est littéralement saisi par le sentiment douloureux de son infériorité, de son impuissance. Plus il vieillit, plus sa cécité l'accable. Malheur alors à l'aveugle qui vieillit dans l'oisiveté, et qu'une saine activité ne vient pas arracher à lui-même, à son découragement. S'il est un être au monde pour lequel le travail est utile, bienfaisant, nécessaire, c'est bien l'aveugle. Un aveugle oisif, un aveugle inapte au travail, un aveugle paresseux mérite, dans toute la force du terme, le titre de malheureux. De cette vérité il importe que non seulement l'aveugle, mais tous ceux qui s'intéressent à lui soient bien pénétrés: le travail et le travail seul sauve l'aveugle du désespoir et du découragement. Je suis moi-même si pénétré de cette conviction que je vais peut-être trop loin en croyant que le travail, un travail régulier, sérieux, utile, doit être imposé à l'aveugle. Il faut à l'aveugle le travail en atelier, sous une direction énergique qui l'oblige à secouer sa nonchalance naturelle et le tienne assujetti à une occupation qui absorbe ses forces et son intelligence. L'aveugle laissé à lui-même, celui qui n'est pas sans cesse stimulé, aiguillonné, se laisse trop facilement aller à une demi-activité, à un travail d'amateur dont il n'éprouve aucune satisfaction et qui laisse trop de place pour les rêveries énervantes et les idées noires.

En tout cas, les aveugles de M. le directeur Kull ne doivent guère connaître la rêverie, car on travaille partout activement du haut en bas de la grande maison.

Au rez-de-chaussée nous trouvons un grand magasin où

viennent s'entasser toutes les marchandises confectionnées dans les divers ateliers et d'où elles seront expédiées au fur et à mesure des commandes. Au rez-de chaussée encore une imprimerie pour aveugles et une petite fabrique de tablettes Braille d'un modèle spécial. Puis, nous gravissons un escalier de bois (pas très rassurant en cas d'incendie cet escalier de bois) qui nous amène d'abord à l'atelier de vannerie où l'on fait des corbeilles à linge, des paniers à bois et des corbeilles d'emballage. Plus haut, un atelier de cannage où sont occupéès quinze femmes, vis-à-vis, l'atelier des hommes oú travaillent une trentaine d'ouvriers; un atelier de menuiserie où sont faites, par un voyant, les réparations, les collages, est annexé à ces ateliers. Nous montons encore et nous trouvons une classe d'accordeurs et de facteurs de pianos, puis des ateliers de brosserie cousue qui occupent une cinquantaine d'ouvriers des deux sexes, puis les ateliers de brosses collées à la poix ou, quatre par quatre sous un auvent qui est censé capter la fumée et devant une marmite où mijote de la poix en fusion, sont établis une quarantaine d'ouvriers. Malgré les ventilateurs, les tuyaux d'aspiration, la lourde fumée de la poix traîne dans les salles et à l'entrée, dans cette atmosphère épaisse, on est pris à la gorge; ce n'est heureusement pas malsain. Les ateliers confectionnent surtout des balais en piassava pour le balayage des rues, et c'est par centaines qu'ils sortent de l'atelier. Tous les ouvriers et ouvrières, emprisonnés dans un tablier de cuir qui leur monte jusqu'au cou, travaillent vivement; la poix rejaillit et ils en sont couverts de la tête aux pieds. Un chiffre donnera une idée de l'activité déployée dans l'atelier quand on saura que, l'an dernier, il y a été fabriqué pour 130 000 francs de brosses. L'écoulement de cette énorme production est relativement facile, la ville de Berlin étant un des gros clients de la maison qui fournit une grosse partie des brosses et balais pour les divers services de la voirie municipale.

Les ouvriers et ouvrières sont payés à la pièce et les gains varient, suivant le plus ou moins d'habileté, de 1 fr. 50 à 3 fr. 50 par ouvrier.

Dans un bâtiment contigu à l'atelier se trouve une petite école d'aveugles, c'est un externat, une école publique placée sous la direction de M. Kull qui là, comme dans l'atelier, déploie son génie inventif. C'est à lui que l'on doit toutes sortes de jeux pour les aveugles, toujours très ingénieux et pratiques.

Mesdames et Messieurs, si vous avez jamais l'occasion d'aller à Berlin, tâchez de trouver un moment pour aller visiter les ateliers de l'Oranienstrasse, vous n'y perdrez, je vous l'assure, ni votre temps, ni votre peine.

En quittant Berlin, j'avais accompli la première partie de mon voyage, il me fallait maintenant atteindre Paris. Mon itinéraire me conduisait d'abord à Hanovre dont l'établissement d'aveugles jouit d'une réputation méritée. Il est moins ancien que celui de Steglitz; la fondation en est contemporaine de celui de Lausanne, car il a été ouvert en 1843, mais il y avait longtemps que son fondateur, le médecin Holscher, y pensait et qu'il rêvait de doter son pays d'une école pour aveugles. Dès 1815, ce philanthrope, préoccupé du sort des aveugles, cherchait les moyens de réaliser son rêve et travaillait à éveiller les sympathies latentes. Ce ne fut que vingt ans après que l'opinion publique commença à s'émouvoir; le pasteur Schläger entra dans la lice et écrivit, dans un journal de Hanovre, un grand article où il proclamait la nécessité d'un établissement d'éducation pour les aveugles; l'appel fut entendu, les dons commencèrent à affluer, on organisa des collectes tant et si bien que trois ans plus tard, le comité d'initiative avait réuni la belle somme de 90 000 marks. On pouvait, dès lors, songer à bâtir. Mais où? Quatre des villes du royaume, dont Hanovre, s'étaient mises sur les rangs pour recevoir le futur asile; le roi, aveugle

lui-même, trancha la question d'une façon vraiment royale, en réclamant pour la résidence l'honneur de recevoir les aveugles, en décidant que la construction serait faite aux frais de l'Etat et que les sommes amassées seraient capitalisées pour que les intérêts servissent aux frais de la nouvelle école. Il promit en plus une subvention annuelle de 6000 marks.

Ainsi royalement encouragée et soutenue, l'œuvre ne pouvait que marcher. Déjà, pendant la construction, l'Institut, fut ouvert dans une maison louée et lorsque, en 1845, l'édifice fut prêt il y avait déjà vingt-quatre élèves. Ah! Mesdames et Messieurs, la charité est toujours trop timide et quand elle construit elle construit toujours trop petit, aussi faut-il bientôt agrandir et reconstruire. C'est ce qui est arrivé à Hanovre comme en bien d'autres endroits, l'école devint insuffisante, mais comme les terrains manquaient dans la ville et qu'ils y étaient trop chers, il fallut, comme à Berlin, s'établir hors de la ville. C'est à Crefeld, petit village, à 4 km. de Hanovre que fut élevé le nouvel institut. L'inauguration en fut faite en 1893 et coïncida avec le jubilé cinquantenaire de la fondation de l'œuvre. A cette occasion encore, les pouvoirs publics témoignèrent, par de grandes libéralités, tout l'intérêt qu'elles portaient à l'institution.

La ville de Hanovre donna le terrain, une vaste propriété dans une situation charmante, en pleine campagne, à la lisière d'une belle forêt qui sert de parc aux aveugles; la caisse provinciale fit une subvention annuelle de 24 000 marks, ce qui, avec la pension de 300 marks payée par les élèves, et le revenu des capitaux, couvre toutes les dépenses. Ajoutons encore que, l'an dernier, grâce à un legs de 500 000 marks, l'institution a acheté un grand terrain contigu pour y élever un asile pour les vieillards aveugles.

L'Institut, vaste établissement, parfaitement aménagé, largement éclairé, est pourvu de tout le nécessaire. Il peut

recevoir 120 élèves. Une des ailes est réservée aux garçons, l'autre aux filles, les classes de garçons et de filles sont séparées, le réfectoire seul est commun. Le personnel est nombreux et bien stylé, outre le directeur il y a deux instituteurs, quatre institutrices, trois contremaîtres, deux aides, une maîtresse d'ouvrage, des maîtres de chant, de piano et d'orgue; la domesticité est nombreuse aussi et outre le personnel ordinaire, comprend un cordonnier et un tailleur qui ne chôment guère.

L'Institut de Hanovre n'a pas, comme celui de Steglitz, un atelier et un heim pour des ouvriers adultes, les adultes n'y sont reçus et logés que pour le temps que dure leur apprentissage, après quoi ils vont s'établir au dehors; ils sont aidés et subsidiés par un fonds de secours.

Le heim des femmes et l'école préparatoire sont logés dans un grand bâtiment dont ils occupent chacun une aile. Les femmes, au nombre d'une quarantaine, ont leurs ateliers dans la maison, la brosserie est leur principale industrie. Les principes d'organisation sont différents de ceux de Steglitz, les repas se prennent en commun et les heures de travail sont réglées, la cuisine dans les chambres est soigneusement proscrite tant à cause des dangers d'incendie que cela présente, que par motif d'hygiène.

Comme l'établissement est loin de la ville et que les acheteurs ne peuvent s'y rendre, il a fallu ouvrir un magasin où sont vendues toutes les marchandises confectionnées à l'asile, brosses, chaises, paniers, cordes et ficelles.

La maison possède aussi une grande imprimerie et un atelier de reliure où tout le travail est fait par des femmes aveugles qui y trouvent une occupation rémunératrice.

La création d'un asile spécial, pour vieillards aveugles, comblera une lacune qui se fait vivement sentir ailleurs encore qu'à Hanovre. Combien de pauvres vieux aveugles que leur âge et leurs infirmités excluent des asiles d'aveu-

gles et qui, à cause de leur cécité, ne sont pas admis dans les asiles de vieillards. On est obligé de les placer çà et là chez de braves gens, quand il s'en trouve, et ils vieillissent là inactifs avec le triste sentiment de leur déchéance.

Avec Hanovre nous quittons l'Allemagne où il y aurait encore bien d'autres établissements intéressants à visiter, car il est peu de grandes villes allemandes qui n'aient leur école d'aveugles. Ainsi Francfort, Halle, Leipsig, Chemnitz, Hambourg, Kiel, Breslau, pour ne parler que de quelques-unes, et j'ai amèrement déploré de n'avoir eu qu'un temps si limité. Mais pour faire un voyage complet il m'aurait fallu quatre mois et non pas trois semaines. Ce sera peut-être pour une autre fois. En attendant franchissons la frontière et entrons dans le pays des grasses prairies, des vaches en paletot de toile, des canaux tranquilles et des moulins à vent. Au premier abord, Amsterdam ne semble pas une ville faite pour les aveugles, à moins qu'ils ne soient bons plongeurs et bons nageurs; la circulation dans ces rues étroites, bordées, pour la plupart, de larges canaux, le long desquels il n'y a ni parapets, ni barrières, doit présenter quelque danger pour les aveugles, un plongeon y est singulièrement facile et les canaux sont profonds.

L'Institut d'Amsterdam est assez loin des canaux perfides, les fenêtres plongent sur le Vondelpark, un des coins les plus paisibles et des plus frais de la ville. L'asile d'Amsterdam doit sa fondation à l'initiative généreuse de quatre francs-maçons hollandais, dont l'un, le docteur en droit Wilhelm Holtrop, président de la loge « Charité », entra en relation, vers 1806, avec un élève et collaborateur de Valentin Haüy, Daniel Furst de Copenhague.

L'asile fut fondé en 1808 et devint, dès les premières années de son existence, une œuvre vraiment nationale, son développement fut rapide et il a acquis, dans le monde, une réputation qui n'est point usurpée. Le bâtiment actuel, par-

faitement aménagé, luxueux même, peut être considéré comme une école modèle, il compte actuellement environ quatre-vingt-dix élèves des deux sexes. L'instruction des élèves y est poussée assez loin; les plus grands reçoivent des leçons de français et d'allemand ; quelques élèves m'ont paru très forts en géographie; on utilise dans les leçons des cartes découpées, comme des jeux de patience, et dont les diverses parties s'emboîtent les unes dans les autres. Un des élèves reconstruisait devant moi la carte de la Suisse, il prenait les cantons découpés, en effleurait rapidement le contour, et sans hésiter, le mettait juste à sa place ; une seule fois il hésita : le directeur, pour lui jouer un tour, avait subtilisé un des cantons pour lui substituer une des îles de l'Océanie. L'hésitation ne fut pas longue. « Mais ça c'est Bornéo, ce n'est pas en Suisse », s'écria l'aveugle. Les élèves pratiquent aussi la machine à écrire, la machine des voyants, et quelques-uns d'entre eux sont parvenus à se caser dans des bureaux privés comme téléphonistes. Ils ont à côté d'eux une machine à écrire le Braille, et au fur et à mesure de la communication ils notent les chiffres, les dates et les numéros, puis, ils transcrivent l'ordre reçu à la machine à écrire en noir ; il paraît que l'on est satisfait de leurs services.

A Amsterdam on fait beaucoup de musique, moins qu'en France ou en Belgique, mais beaucoup plus qu'en Allemagne. Ce n'est pas que les aveugles musiciens soient plus nombreux en Hollande, mais les circonstances sont différentes. En Hollande, les aveugles peuvent obtenir des places d'organistes ou de professeurs de musique. En Allemagne, les orgues sont généralement tenus par les instituteurs qui y sont obligés par leurs fonctions mêmes. Cependant, il me paraît qu'il y a danger à pousser trop d'aveugles du côté de la musique. En effet, pour devenir musicien capable, l'aveugle doit consacrer à la musique tout son temps, toutes

ses forces, et cela pendant bien des années ; passe encore s'il était certain de trouver une place à sa sortie de l'école, mais s'il y a beaucoup d'appelés il y a peu d'élus. La situation du musicien sans place est des plus tristes. Il a consacré le meilleur de son temps à la musique, il a espéré une situation lucrative, et au moment où il croit recevoir la récompense de son travail il lui faut se rabattre sur des travaux manuels qu'il connaît mal, qu'il méprise peut-être un peu, et dont l'exercice prolongé est nuisible à son mécanisme, à son doigté et alourdit son toucher. Pour un qui réussit, combien en est-il qui traînent, misérables, découragés et dont, avec la meilleure volonté du monde, on n'a fait que des déclassés. Ils croient sincèrement avoir déchu parce qu'ils font des brosses ou des paniers. L'étude sérieuse de la musique devrait être réservée aux aveugles vraiment doués d'aptitudes musicales et dont on peut être certain qu'ils donneront de vrais musiciens. Pour les autres, et ce sont les plus nombreux, la musique devrait être résolument reléguée à l'arrière plan, comme distraction bienfaisante et utile et non comme gagne-pain.

Comme dans tous les instituts, on fait, à Amsterdam, de la vannerie, de la brosserie, du filet, du cannage de chaises, mais on y travaille aussi un peu pour la gloire et pour satisfaire la curiosité des visiteurs. Ainsi, l'on vous fera voir des fillettes qui cousent très joliment à la machine; d'autres qui brodent des tapis de laine de diverses couleurs, aux dessins réguliers ; d'autres encore qui font des franges et des galons de macramé, et l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, l'extraordinaire dextérité des doigts de l'aveugle ou la prodigieuse patience de ceux qui ont consacré des heures et des heures pendant des mois à enseigner des travaux aussi délicats. Ces travaux-là prouvent que l'aveugle bien éduqué est capable de faire des choses très difficiles que, d'avance, on pourrait même déclarer impossibles ; mais

cette preuve faite, quel avantage en retire l'aveugle? Se représente-t-on une aveugle gagnant sa vie comme couturière ou brodeuse? Quelle que soit son habileté, elle sera toujours en état d'infériorité manifeste vis-à-vis de l'ouvrière voyante et jamais, au grand jamais, elle n'arrivera à se tirer d'affaire. Je ne sais si je me trompe, mais apprendre à l'aveugle, à force de peine et de patience, des travaux dont il ne pourra tirer aucun profit dans la vie, c'est travailler davantage pour la gloire des maîtres et des instituts que pour le vrai bien de l'aveugle. La question se pose différemment quand les instituts peuvent garder comme pensionnaires, dans des heim, leurs anciens élèves et pourvoir à leurs besoins, quel que soit le travail auxquels ils se livrent; malheureusement tel n'est pas le cas à Amsterdam.

Pour terminer avec cet Institut qui, malgré les réserves que j'ai faites, est un des plus intéressants de ceux que j'ai vus, j'ajouterai encore qu'il possède une fort belle imprimerie, dont l'outillage a été récemment renouvelé et muni des derniers perfectionnements. Seulement il n'offre pour nous qu'un intérêt relatif, tout le travail y étant effectué par un typographe voyant.

Amsterdam, si riche en établissements hospitaliers, possède deux ateliers pour aveugles, l'un, que je n'ai pu visiter, dépend de l'Institut, on y reçoit les anciens élèves qui n'ont pas de famille pour les recevoir, et ceux qui attendent de pouvoir se créer une situation comme organistes ou professeurs de musique. Les aveugles, qui le sont devenus à l'âge adulte, y sont admis pour un temps limité, deux ans, le temps nécessaire pour apprendre un métier manuel. L'autre atelier, que j'ai visité avec le plus vif intérêt, est une œuvre des plus originales et des plus touchantes, qui n'a sa pareille nulle part ailleurs. En général, dans les ateliers d'aveugles, la première condition d'admission est que le candidat soit encore apte à apprendre un métier, et la porte est impitoya-

blement fermée aux malheureux auxquels leur âge ou leurs infirmités interdisent un apprentissage sérieux. Dans l'atelier d'Amsterdam, la seule condition est que le candidat soit aveugle, et l'on ne s'inquiète ni de ses aptitudes ni de son âge. Parmi les 150 aveugles auxquels l'hospitalière maison ouvre ses portes le matin à 8 heures, il en est de vieux, il en est de jeunes, il y a des hommes et des femmes, des individus valides et des infirmes, mais tous font quelque chose, tous ont leur travail, cannage de chaises, tricotages, nattes cousues et tressées, paniers, brosses, que chacun exécute du mieux qu'il peut; il y a même là des ouvriers qui ont l'illusion de travailler, tels ces huit ou dix vieux gravement assis autour d'une immense caisse de copeaux dont ils font des boules pour allumer le feu, ou encore, dans une petite chambre, ce vieillard aveugle, à cheveux blancs, qui, lentement, du bout de son doigt ridé, lit la Bible à trois ou quatre vieux qui l'écoutent, les mains jointes sur leurs genoux. Chacun reçoit un petit salaire journalier qui s'élève à 7 ou 8 francs par semaine, puis, à midi, l'ouvrier a tantôt du café et du pain, tantôt un modeste repas. A 4 heures la journée est finie et chacun rentre chez soi. Inutile de dire, n'est-ce pas, que l'écoulement de la marchandise est bien difficile et que l'œuvre ne pourrait vivre sans l'appui financier de personnes bienfaisantes, le déficit annuel étant d'environ 40 000 francs. Ce n'est donc pas une affaire, mais une œuvre excellente au premier chef, et l'on est saisi d'une profonde émotion quand l'on se trouve au milieu de ces pauvres aveugles, qu'une charité touchante autant qu'ingénieuse a arrachés à la noire misère et au désespoir qu'engendrent la solitude et l'oisiveté.

Bruxelles n'est pas loin de la Hollande et pourtant l'on se sent tout de suite dans un pays très différent. Cela est très sensible dans ce qui concerne les aveugles. Tout d'abord, en Belgique, tous les établissements pour aveugles, sauf

celui de Glin-lez-Mons, sont joints à une institution pour les sourds-muets. Une des institutions ne se trouve pas sans l'autre. Et l'on se demande vraiment en vertu de quels principes biscornus on a partout logé sous le même toit des institutions aussi différentes que celles-là. Peut-être, je hasarde l'hypothèse, peut-être a-t-on cru que comme l'aveugle a l'ouïe et la parole, et que le sourd-muet a la vue, l'aveugle entendrait et parlerait pour le sourd et que le sourd verrait pour l'aveugle, réalisant, sur une grande échelle, la touchante association de l'aveugle et du paralytique, l'un complétant l'autre. Théoriquement la thèse est séduisante; en pratique elle s'écroule devant l'éloquence des faits; l'aveugle et le sourd se complètent si l'on veut, mais les deux moitiés demeurent étrangères l'une à l'autre et ont grand peine à communiquer entre elles. D'autre part l'éducation d'un aveugle est totalement différente de celle du sourd-muet, les méthodes sont tout autres, autre aussi tout le matériel scolaire. Aussi, bien que sous le même toit et la même direction, les deux institutions n'ont-elles généralement aucun rapport, chacune a sa vie propre, ses classes, ses leçons, ses dortoirs, ses réfectoires et ses cours de récréation.

La première institution belge que j'ai visitée est celle de Woluwe-Saint-Lambert à quelques kilomètres de Bruxelles. L'impression est plutôt triste, les bâtiments cependant spacieux et bien construits sont plantés dans des terrains vagues; pas de beaux parcs, pas de grands arbres comme à Steglitz, Hanovre ou Amsterdam. L'intérieur n'est pas plus gai que l'extérieur, les classes sont basses, et puis, faut-il le dire, cela ne brille pas par la propreté. L'établissement est tenu par les frères de la Charité qui ont sans doute beaucoup de dévouement, de zèle, d'aptitudes pédagogiques, mais qui n'ont que les vertus de leur sexe, il leur manque les qualités si précieuses de la bonne ménagère; l'homme, il faut lui laisser cela, s'accommode assez facilement de la poussiére

et des toiles d'araignées. Et puis, circonstance très atténuante, l'établissement de Woluwe est plein comme un œuf, il a vu doubler le nombre de ses élèves en quelques années. Voici comment s'est produite cette crue si subite. Autrefois, chaque commune était obligée de subvenir seule aux frais d'entretien de ses ressortissants aveugles dans les instituts, et les communes pauvres dissimulaient soigneusement leurs aveugles. Un beau jour le gouvernement institue des caisses provinciales, alimentées par toutes les communes, qu'elles aient des aveugles ou pas, et ce sont ces caisses qui paient les pensions. Aussitôt l'on vit surgir de toute part un nombre formidable d'aveugles, les communes mettent au jour tous ceux qu'elles dissimulaient soigneusement et demandent leur admission ; dame, pourquoi ne pas faire de la philanthropie, du moment que c'est en grande partie aux frais du voisin. C'est ce qui fait que les pauvres frères de Woluwe sont débordés et qu'ils ne savent trop comment loger toutes leurs uouvelles recrues.

L'enseignement donné à Woluwe est très méthodique, les classes se succèdent, savamment graduées, et l'élève passe insensiblement du simple au difficile, chaque classe complétant et développant l'enseignement de la précédente. Le flamand et le français sont enseignés simultanément et les élèves doivent savoir lire et parler les deux langues.

On fait beaucoup de musique à Woluwe, l'établissement possède une fanfare qui joue avec un brio et un entrain vraiment étourdissant et assourdissant. Il faut voir avec quel enthousiasme de petits bonshommes, pas plus hauts qu'une botte, embouchent leur trombonne ou leur clairon. L'aveugle ne craint pas le tapage, les enfants aveugles du moins; ceux de Woluwe sont dans leur élément. Ils donnent des concerts fort appréciés qui sont pour les frères l'occasion de faire une ingénieuse réclame en faveur de leurs anciens élèves. Les programmes portent au dos le nom, l'adresse et

le métier des aveugles sortis de l'établissement. C'est pratique et peu coûteux.

Les ateliers de Woluwe laissent à désirer au point de vue de leur installation; ils sont logés sous les combles; on doit y rôtir en été et y geler en hiver; puis, c'est mal éclairé et mal aéré. C'est dans un coin de l'atelier qu'est casée plutôt mal que bien la modeste imprimerie de l'école. Les Belges ont adopté les signes Braille pour l'écriture des aveugles, mais les points sont plus rapprochés et petits que ceux de l'écriture normale; c'est ce qu'on appelle le pointillé belge, et il faut vraiment un toucher d'une extrême délicatesse pour lire ce pointillé; pourtant, tous les écoliers que j'ai vus lisaient aussi couramment que les nôtres. Cette écriture minuscule permet une grosse économie de papier, mais il me semble qu'elle ne doit pas être accessible aux aveugles adultes. Le frère qui me pilotait est un fervent disciple du Dr Zamenhof; il a été en correspondance espérantiste avec nos pensionnaires de l'asile Recordon dont il m'a demandé des nouvelles à mon grand étonnement. Il était en train d'imprimer lors de ma visite un livre de prières en espéranto.

Après ma visite aux frères, je suis allé voir les sœurs qui dirigent un vaste établissement en pleine ville de Bruxelles, dans la rue du Rempart des Moines. Là non plus pas de verdure, pas de parc, une rue étroite, des cours spacieuses, il est vrai, mais enfermées entre de hauts bâtiments; mais à l'intérieur tout est propre, reluisant et gai; les fillettes, au nombre de 95, sont gentiment attifées; elles ont des tabliers blancs sur lesquels se détachent les larges rubans qui distinguent les classes. L'enseignement y est bien ordonné et j'ai remarqué avec quelle ingéniosité les sœurs enseignantes savent développer chez leurs élèves et le toucher et le sens des proportions et des dimensions. Au moyen d'une réglette spéciale, les élèves dessinent en pointillé des

objets d'abord très simples, puis de plus en plus compliqués, toujours à l'échelle et d'après des mesures exactes. Le dernier exercice et le plus compliqué auquel elles se livrent est celui du plan de la classe ; munies d'une règle graduée, elles mesurent en long et en large le plancher, les tables, les bancs, les embrasures des fenêtres, puis les dessinent avec des petits points. C'est merveilleux d'exactitude et cela a l'avantage de donner aux élèves une notion très nette des distances et des hauteurs, choses que l'aveugle possède très rarement.

La même exactitude est observée dans les leçons d'histoire naturelle ; la maison possède une belle collection d'animaux en carton-pâte, tous à $^1/_7$ de la grandeur naturelle, ce qui indique immédiatement aux aveugles les proportions relatives des animaux.

Vouées à l'instruction des aveugles dès leur jeunesse, les sœurs ont acquis une intelligence très remarquable de leur tâche. Mais combien elles voudraient avoir l'occasion de voir ce qui se fait ailleurs. Comme je leur racontais un peu ce que j'avais vu en Allemagne et en Hollande, l'une d'elles se tournant vers la supérieure lui dit avec un soupir : « Ah! ma mère, si nous pouvions aussi aller voir le monde. » Le monde, c'était évidemment pour la brave sœur le monde des aveugles.

Comme travail manuel on fait beaucoup de jolis ouvrages, même un peu trop de jolis ouvrages, mais il faut dire qu'à Bruxelles on est un peu limité dans le choix des travaux ; le cannage des chaises qui est un bon métier à Lausanne ne vaut rien à Bruxelles ; là où un de nos aveugles gagne de 1 fr. 20 à 1 fr. 50, l'aveugle belge gagne 15, 20, tout au plus 40 centimes.

Comme je prenais congé des sœurs vers midi après avoir passé toute la matinée à courir de classe en classe, la supérieure me dit : « Mais revenez cet après-midi, nous vous

ferons un peu de musique », et l'après-midi je retournai et jouis d'un concert complet; les fillettes forment un véritable orchestre : orgue, piano, violon, violoncelle, basse, et elles jouent avec autant de sentiment que de justesse. J'entendis d'abord l'orchestre, puis, les violons ayant été mis de côté, les élèves prirent des mandolines et des guitares, puis pour finir on me fit ouïr un morceau exécuté au moyen de clochettes au timbre très argentin. Chaque élève a sa clochette qui donne une note de la gamme, et chaque fois que sa note arrive, vite un coup de clochette ; c'est très original et très gai. L'exécution d'une telle musique réclame beaucoup d'oreille et un vif sentiment du rythme.

Bruxelles a encore un asile d'aveugles, mais ce n'est qu'un hospice où sont reçus des vieillards aveugles incapables de travailler et qui passent leur temps à se promener, à fumer et à écouter la lecture d'un journal.

Et maintenant, hâtons-nous de gagner Paris où, vu le peu de temps dont je disposais et les longues distances à parcourir, je n'ai pu tout voir. J'ai dû me borner à une brève visite au siège de l'Association Valentin Haüy (où j'espérais voir M. de la Sizeranne, malheureusement retenu hors de Paris), à des visites plus longues mais trop rapides encore à l'Institution nationale, chez les sœurs de Saint-Paul, aux ateliers de la rue Jaquier et à l'Ecole Braille à Saint-Mandé.

L'Institution nationale est le doyen des instituts d'aveugles; sa fondation remonte à 1784. Il a eu une histoire mouvementée, et après avoir été tout d'abord institut privé, il a été ensuite, suivant les nombreux régimes que s'est donnés ou qu'a subis la France, école royale, école impériale et institut national, son organisation a été maintes fois modifiée, ainsi que ses méthodes et son but. Actuellement, c'est une école normale pour musiciens aveugles; on y forme exclusivement des musiciens et tout tourne autour de la musique.

Par toutes les fenêtres du vaste bâtiment s'échappent des flots d'harmonie. Songez un peu que la maison possède 80 pianos, des orgues, des harmoniums, sans compter le menu fretin des violons, violoncelles, etc. ; quand tout cela résonne à la fois martelé par des mains énergiques, vous entendez d'ici le concert. Aussi le censeur qui me montrait l'établissement maudissait-il cordialement son prédécesseur. N'avait il pas eu la malencontreuse idée de loger son bureau à proximité des 50 cellules qui servent aux études de piano et où roulent du matin au soir, impitoyables, des gammes et des arpèges dans tous les tons possibles.

L'école est mixte, mais les deux sexes sont strictement séparés. Seule la salle de concert, qui sert de chapelle, est commune aux deux divisions. Une vingtaine de maîtres et de maîtresses sont attachés à l'établissement qui a formé d'excellents musiciens. Jusqu'à ces dernières années, les élèves de l'Institution parvenaient encore à se caser couci-couça dans le monde comme organistes, professeurs libres, professeurs dans les maisons religieuses d'éducation. La loi sur les congrégations, puis celle sur la séparation rendent actuellement la situation fort difficile. Nombre de maisons religieuses ont dû se fermer et congédier leurs organistes et leurs professeurs ; les ressources de l'Eglise, fortement écornées, permettront-elles encore de maintenir le traitement des organistes ? Le moment est bien fait pour inspirer de l'inquiétude aux musiciens aveugles et à la direction de l'Institution. L'avenir est plutôt sombre.

Consacrée à la musique, l'Institution a relégué complètement à l'arrière-plan non seulement les travaux manuels, mais même l'instruction générale qui est trop sacrifiée. La spécialisation à outrance est toujours fâcheuse.

La maison des sœurs de Saint-Paul est une maison religieuse qui se consacre à l'éducation des fillettes aveugles et où celles qui le désirent peuvent, après avoir fait leur

noviciat, rester comme sœurs. Là, comme à l'Institution nationale, on forme des musiciennes aveugles. La maison possède, comme du reste l'Institution nationale, une grande et belle imprimerie. C'est de ses presses que sort la *Revue Braille*, bien connue des aveugles. Une bonne partie du travail est fait par des sœurs aveugles. Ce sont deux femmes qui mettent en mouvement la presse au moyen d'un énorme volant de métal ; comme la manœuvre est fatigante, elles se relaient deux par deux toutes les cinq minutes. Le volant tourne, la presse ouvre ses deux puissantes mâchoires, une sœur y glisse une feuille de papier humide, la mâchoire se referme, puis se rouvre juste assez longtemps pour qu'une autre sœur retire la feuille imprimée, tandis que la première remet une nouvelle feuille, et l'on tire ainsi 500 feuilles à l'heure. Quand l'on pense que c'est une aveugle qui enfile sa main dans cette terrible gueule pour en retirer le papier imprimé, on tremble à la pensée d'une distraction, d'un faux mouvement qui laisserait cette main une seconde de trop dans ce formidable étau : elle serait broyée sans rémission. Dans cette imprimerie, la composition se fait au moyen de caractères mobiles spéciaux dont l'inventeur est M. Balquet, imprimeur à l'Institution nationale ; c'est le même type qu'à Amsterdam.

Les ateliers de la rue Jaquier ont été fondés par un homme qui, aux débuts du Sunlight, a eu son heure de célébrité parmi les blanchisseuses des bords du Léman, M. Lavanchy-Clarke (c'est à cet homme énergique et habile que notre Asile de Lausanne doit son atelier de brosserie). M. Lavanchy a non seulement contribué financièrement à la fondation des ateliers de la rue Jaquier, mais il y a travaillé lui-même et s'en est occupé jusqu'à ce que l'affaire ait été lancée. C'est grâce à lui qu'une bonne part des bénéfices des distributeurs automatiques a, pendant plusieurs années, alimenté la caisse de l'atelier. Malheureusement les locaux des

ateliers sont actuellement insuffisants, mal éclairés, mal aérés; on y travaille cependant beaucoup et bien, la brosserie, le cannage et l'empaillage des chaises et surtout les tapis-brosses en coco. Cette dernière industrie, d'un écoulement facile et rémunérateur, nécessite, malheureusement, un outillage coûteux et un personnel voyant aussi nombreux que le personnel aveugle. L'atelier se trouvant dans une situation très excentrique, la direction a cru bien faire en ouvrant un magasin de vente dans le quartier de l'Opéra. Les frais sont énormes et ne sont pas couverts par le bénéfice des ventes. L'atelier donne aussi du travail à des aveugles travaillant à domicile; l'expérience n'est pas encourageante, le travail exécuté à domicile ne vaut pas celui fait à l'atelier, les livraisons sont irrégulières, on ne peut y compter pour satisfaire aux commandes pressantes, les matériaux sont moins bien utilisés. L'aveugle oublie trop souvent que si la clientèle veut bien se fournir dans les ateliers d'aveugles, elle entend être aussi bien servie qu'ailleurs; les affaires sont les affaires, et l'aveugle devrait avoir à cœur de livrer du travail irréprochable. Il y va de sa dignité d'ouvrier, car il devrait souhaiter qu'on lui achète non par pitié mais parce que ce qu'il fait est bien fait. Il faut dire que l'aveugle est un peu victime de l'éducation reçue; la vie dans les asiles, vie où l'on ignore la concurrence et la vraie lutte pour l'existence, prépare mal l'aveugle à l'indépendance. Il y a évidemment une lacune, mais il est bien difficile d'y remédier. Ajoutons encore que l'aveugle est souvent gâté par l'admiration naïve des visiteurs qui s'extasient devant tout ce que fait un aveugle et développent chez lui le bourgeon de la vanité, lui rendant un fort mauvais service sans mauvaise intention du reste.

Mesdames et Messieurs, nous arrivons enfin au terme de nos nombreuses et peut-être trop longues pérégrinations, nous sommes à l'Ecole Braille, due à l'initiative énergique

de M. Pephau, ancien directeur des Quinze-Vingts, qui a su attirer à l'école la sympathie et l'appui financier du Conseil général de la Seine et du Conseil municipal de Paris. C'est l'établissement le plus considérable de tous ceux que j'ai pu visiter, il peut loger 240 élèves et 52 employés. Grâce aux énormes ressources dont il dispose, il reçoit gratuitement tous les enfants aveugles dont les parents sont domiciliés depuis cinq ans dans le département, il assure à tous les élèves et ouvriers des pensions de retraite, il accorde aux adultes célibataires des logements dans l'établissement, il facilite le logement des ouvriers mariés et les aide dans leurs charges de famille. C'est une vraie providence pour les aveuples et un modèle de générosité intelligente.

L'éducation donnée aux élèves est simple et pratique, une bonne instruction primaire, de la musique, juste ce qu'il en faut pour charmer les loisirs de l'existence, des leçons de gymnastique pour assurer le développement physique et, pour couronner le tout, du travail. Heureux les établissements qui, tout en étant richement dotés, savent éviter le luxe et rester dans les sages limites de la simplicité.

L'établissement possède un riche musée d'histoire naturelle; dans une immense salle, un crocodile et un phoque fraternisent aux pieds de deux panthères qui se livrent un combat furieux sous le regard vitreux d'une centaine d'oiseaux de tout plumage. Tous ces animaux proviennent du Muséum qui abandonne à l'école ses animaux usagés! Heureux aveugles de Paris qui peuvent palper, tout à leur aise, des animaux que nos élèves suisses ne connaissent, pour la plupart, que par ouï dire.

Comme industrie originale, partiquée à l'Ecole Braille, je signalerai celle des couronnes mortuaires en perles; l'atelier en produit une quantité énorme. Les aveugles deviennent très habiles à ce métier-là et rien n'est plus curieux que de les voir agilement choisir leurs perles, marier les

couleurs et former des feuilles et des fleurs qui ensuite seront groupées et montées par des ouvrières voyantes.

Et maintenant que nous voici au terme de cette courte excursion dans le monde des aveugles, il ne nous reste qu'à tirer quelques conclusions pratiques. Elles seront d'autant plus brèves que quiconque réfléchit les fera comme moi, et qu'elles sont un peu humiliantes pour notre amour-propre national.

Vous avez vu qu'en Prusse le gouvernement porte un intérêt chaleureux aux aveugles et subventionne largement les institutions, que les services publics se fournissent régulièrement dans les ateliers d'aveugles. A Hanovre, les caisses publiques sont généreusement ouvertes aux œuvres typhlophiliques. A Amsterdam, l'Institut est une œuvre nationale. En Belgique, l'Etat et les communes pourvoient aux frais d'éducationdes aveugles. En France, l'Institution nationale et l'Ecole Braille sont soutenues, l'une par l'Etat, et l'autre par le département de la Seine et le Conseil municipal de Paris.

En Suisse, nous sommes décidément en retard; la Confédération, ne s'occupant pas directement de l'instruction primaire, ne fait rien pour l'éducation des aveugles et laisse ce soin aux cantons qui, sauf rares exceptions, s'en remettent à l'initiative privée.

La plupart de nos lois scolaires ne mentionnent les enfants aveugles que pour déclarer qu'ils sont dispensés de la fréquentation des écoles publiques.

La loi vaudoise du 15 mars 1906 sur l'instruction publique primaire, se borne à dire (article 2, alinéa 3). « L'instruction des enfants arriérés, *aveugles* ou sourds-muets, fera l'objet de mesures spéciales. » Et c'est tout, il faut avouer que c'est peu de chose.

La situation des enfants aveugles est d'autant plus extraordinaire, que toutes nos lois fédérales et cantonales déclarent que l'instruction primaire est gratuite et obligatoire. Obligatoire pour tous, oui, sauf pour les aveugles; gratuite pour tous, sauf pour les aveugles. On dirait vraiment que dans notre pays l'enfant aveugle n'existe pas ou que s'il existe il ne compte que pour une quantité absolument négligeable. Pourquoi cette injustice flagrante, car c'en est une. En vertu de quel principe le législateur décrète-t-il que tous les enfants, étrangers et nationaux, seront instruits gratuitement, pourquoi leur fournit-on gratuitement, non seulement des maîtres soigneusement préparés, des bâtiments souvent somptueux, mais encore toutes les fournitures scolaires et refuse-t-on cela aux enfants aveugles? Serait-ce peut-être parce que l'instruction de l'aveugle, qui nécessite l'internat, est plus coûteuse, plus longue que celle du voyant et que le matériel scolaire, qui lui est nécessaire, est plus compliqué et infiniment plus cher?

Si l'on veut réfléchir un instant on concluera, au contraire, que plus l'instruction de l'aveugle est difficile et coûteuse, plus l'Etat devrait avoir à cœur de s'y intéresser et d'y contribuer par de larges subventions. Un enfant voyant, dont l'enfance a été négligée, peut, s'il est intelligent et désireux de s'instruire, rattrapper le temps perdu; les occasions de s'instruire ne lui manqueront nulle part et même, avec une instruction incomplète, il arrivera toujours à gagner sa vie. Il n'en est point ainsi de l'enfant aveugle; négligé, il ne rattrappera jamais le temps perdu. Ce qu'il n'a pas appris dans sa jeunesse, il ne l'apprendra pas plus tard, car, pour lui, plus tard c'est trop tard. Ses sens ont besoin d'une éducation, d'une initiation toute spéciale, c'est un travail de longue haleine et qui ne peut s'accomplir utilement que pendant les années de jeunesse.

Certes on ne peut me soupçonner d'être partisan de l'in-

tervention de l'Etat en matière de bienfaisance et de charité ; mais il faut avouer qu'entre la main-mise de l'Etat sur les établissements d'aveugles et le désintéressement absolu dont il témoigne à leur égard, il y a place pour quelques nuances intermédiaires. Que l'Etat laisse à l'initiative privée le soin d'instruire et d'éduquer les aveugles puisqu'elle a fait ses preuves, mais qu'il seconde l'œuvre entreprise en obligeant tout enfant aveugle à recevoir l'instruction à laquelle il a droit et en lui facilitant pécuniairement l'entrée dans les instituts spéciaux. Qu'il subventionne au besoin ceux-ci pour l'acquisition du matériel si coûteux dont ils ont besoin et qu'il consente à traiter les maîtres et maîtresses des instituts sur le même pied que les instituteurs officiels. C'est certainement là un minimum qu'il n'est point exagéré de réclamer. Il est temps que les grands principes de l'obligation et de la gratuité scolaires soient étendus aux aveugles et inscrits dans les lois.

Ce que nous venons de dire des écoles, nous sommes, hélas! obligés de le dire à propos des ateliers d'aveugles que nos autorités n'encouragent pas comme elles le pourraient et le devraient. Nous ne demandons pas de faveurs spéciales, pas de subventions pour nos ateliers, qui sont pourtant des écoles professionnelles, mais du travail. Ah! si vous saviez quelle peine nous avons pour obtenir des administrations communales et cantonales la fourniture de quelques douzaines de brosses ou de balais, avec quelle minutie et quelle sévérité le travail de nos aveugles est épluché par les contrôleurs fédéraux et cantonaux. Pour une vis mal plantée, un cuir trop mince d'un millimètre, les brosses sont impitoyablement refusées. Il y a quelque temps, l'arsenal de Morges nous retournait des brosses militaires sous prétexte que du tampico était mêlé aux soies réglementaires. Sûrs de la bonne qualité de notre marchandise, nous protestons, nous demandons vérification, et nous apprenons que l'expert

qui avait découvert le prétendu tampico était tout simplement un concurrent et que le tampico n'existait que dans son imagination jalouse. Dernièrement, nous avions demandé à l'Etat que l'asile de Lausanne pût prendre une patente de colportage pour écouler un stock de brosses inquiétant : la patente nous fut refusée ; nous la demandâmes au nom du colporteur : on nous fit le prix doux de 150 francs par mois. Après nouvelle réclamation, le prix fut abaissé à 10 francs par mois. Ce n'est pas ce qui s'appelle faciliter notre œuvre.

Toujours à propos du même colporteur, nous sollicitâmes de la Direction des chemins de fer fédéraux (ce qui est accordé en France et en Belgique à tous les aveugles) la faveur de voyager avec son guide en ne payant qu'une place pour les deux. Refus. Motif : l'aveugle colporteur dépend d'un asile (?). Revenus à la charge, nous obtîmnes ce que nous demandions en prouvant que si l'aveugle en question colportait nos brosses, il le faisait pour son compte et pour gagner sa vie.

Ces trois faits montrent à quelles difficultés nous nous heurtons et combien peu l'Etat comprend son devoir à l'égard des aveugles. Si les ateliers d'aveugles n'existaient pas, il y aurait quelques douzaines d'indigents de plus à entretenir et qui grèveraient d'autant les caisses publiques. L'intérêt bien entendu de l'Etat est donc d'aider autant qu'il le peut tout ce qui se fait pour mettre l'aveugle à même de gagner son pain et de ne pas être entièrement à la charge de la communauté.

Enfin, ma dernière conclusion est que le meilleur, si ce n'est le seul moyen de venir en aide aux aveugles est de développer les ateliers d'aveugles là où ils existent et d'en ouvrir d'autres dans tous les centres un peu importants. Rares sont les aveugles qui peuvent travailler à domicile et qui ont à leur disposition les locaux nécessaires. Rares

sont les aveugles qui savent sérieusement travailler seuls et qui sont capables, non seulement de fournir de la marchandise, mais, ce qui est infiniment plus difficile, de la vendre. Un aveugle peut être excellent ouvrier, habile, consciencieux, mais manquer totalement d'aptitudes commerciales. Tantôt il sera exploité par ses fournisseurs, tantôt par ses clients. L'aveugle a généralement peu d'argent; il ne peut faire crédit et il doit payer ses matériaux. Et que de temps perdu pour solliciter la clientèle, pour chercher l'ouvrage, pour le rendre à domicile. Il faut à l'aveugle la vie de l'atelier, il lui faut une direction énergique et avisée, il faut qu'il soit débarrassé de tout souci commercial. Et j'appelle de tous mes vœux le jour où toutes nos grandes villes suisses auront leur atelier d'aveugles. Actuellement il y en a à Berne, Bâle, Zurich, Saint-Gall et Lausanne. Mais rien que dans la Suisse romande, il en faudrait un à Genève, à Fribourg et à Neuchâtel ou à la Chaux-de-Fonds.

L'atelier de Lausanne rend de grands services, mais il est manifestement insuffisant et il occuperait facilement quatre ou cinq ouvriers de plus. Et pour Lausanne, je vais encore plus loin; non seulement je voudrais voir s'agrandir les ateliers, mais je voudrais y adjoindre une pension où nous puissions offrir à nos ouvriers, dont le salaire est souvent si dérisoire, le vivre et le couvert à des conditions très modestes. Ah! quand auront-ils une maison, simple mais hygiénique, propre, aussi simple et rustique que l'on voudra, mais où ils seront à l'abri de la misère qui est le lot de la plupart.

Voilà mes desiderata; quelques-uns les trouveront bien ambitieux, mais il est si bon de faire des châteaux en Espagne, de rêver un Etat généreux, bienveillant, plein de sollicitude à l'égard des aveugles, de voir en imagination tout ce que l'on voudrait voir se réaliser, des ateliers vastes, harcelés de commandes, les aveugles bien logés, bien

nourris, ayant du travail en abondance et ayant sinon le superflu, au moins le nécessaire. Ce sont des rêves ; la réalisation en paraît bien lointaine, mais qui sait, si ces quelques pages ont réussi à vous intéresser, à éveiller votre sympathie et votre bonne volonté, mes rêves pourraient bientôt devenir une heureuse réalité.

